

Si « ce nœud, il faut l'être », comment faire ?

Jean BRINI

18-19 Juin 2016

Intervention aux journées :

« En quoi la topologie oriente-t-elle notre technique »

Ce titre renvoie bien sûr à ce passage de la troisième :

Que ça soit ces ronds du nœud borroméen, ce n'est quand même pas une raison non plus pour vous y prendre le pied. Ce n'est pas ça que j'appelle penser avec ses pieds.

*Il s'agirait que vous y laissiez quelque chose de bien différent d'un membre – je parle des analystes – il s'agirait que vous y laissiez c't'objet insensé que j'ai spécifié du petit a. C'est ça, ce qui s'attrape au **coincement** du Symbolique, de l'Imaginaire et du Réel comme nœud. C'est à l'**attraper juste** que vous pouvez répondre à ce qui est votre fonction : l'offrir comme cause, comme cause de son désir à votre analysant. C'est ça qu'il s'agit d'obtenir. Mais si vous vous y prenez la patte, bah, c'est pas terrible non plus. L'important, c'est que ça se passe à vos frais.*

*Pour dire les choses, après cette répudiation du « je souis », ben, **je m'amuserai à vous dire que ce nœud, il faut l'être.***

*Alors si je rajoute en plus ce que vous savez d'après ce que j'ai articulé pendant un an des quatre discours, d'où le titre de « L'envers de la psychanalyse », il n'en reste pas moins que de l'**êêêtre**, il faut que vous n'en fassiez que le semblant.*

*Ça, c'est calé ! C'est d'autant plus calé qu'il suffit pas d'en avoir l'idée pour en faire le semblant. Vous imaginez pas que j'en ai eu, moi, l'idée. **J'ai écrit objet a.** C'est tout différent. Ça l'apparente à la logique, c'est-à-dire que ça le rend opérant dans le Réel au titre de **l'objet dont justement y a pas d'idée** (il donne un coup sur le bureau), puisqu'il faut bien le dire, c'était un trou jusqu'à présent dans toute théorie, quelle qu'elle soit : l'objet dont il n'y a pas d'idée.*

En donnant mon titre à Pierre Coërchon il y a déjà quelques temps je ne m'étais pas aperçu du fait que dans le séminaire « le moment de conclure », Lacan écrit cela « comme enfer ». Dont acte, je vais donc tenter de rendre compte de ce que serait l'enfer qui résulte de l'usage de la topologie.

Pour cela, je vous propose de commencer par un rappel du jeu dont parle Marc Darmon dans son livre.

Je cite :

Il s'agit de découvrir un mot, en un nombre limité de questions auxquelles celui qui fait deviner le mot répond par oui ou par non. Ce jeu peut également se jouer à plusieurs, un des joueurs, le questionneur venant interroger l'un après l'autre les membres d'un groupe qui ont convenu entre eux d'un mot à faire découvrir. Dans la variante du jeu à laquelle nous nous intéressons, le groupe en question ne convient d'aucun mot à l'avance, ce qu'ignore le joueur, chacun répond à son tour par oui ou par non, en ayant chaque fois en tête un mot qui rende sa réponse cohérente avec celle des autres. A la fin du jeu, celui qui questionne peut tomber effectivement sur un mot que son adversaire a en tête. Bien entendu, dans cette variante, on pourra constater au cours du jeu que le temps des réponses par oui ou non s'allonge anormalement par rapport au jeu précédent, mais il serait impossible de faire la différence entre les deux jeux à partir d'un compte rendu écrit de la partie. A la fin de

la partie, le mot découvert s'impose avec autant de force que s'il avait été convenu au départ, c'est le point carrefour du réseau signifiant tracé par les différentes questions.

Je voudrais remarquer ici qu'il existe – me semble -t-il – une issue possible du jeu qui est la suivante : le joueur peut poser une question telle que celui qui est chargé de répondre ne trouve pas de mot qui corresponde ni à la réponse «oui » ni à la réponse « non ». Dans ce cas, le mot cherché « reste dans les limbes ». Il illustre parfaitement à mon sens ce que pourrait être un « objet dont il n'y a pas d'idée ». Cerné par un réseau composé de n réponses auxquelles vient s'ajouter une question restée sans réponse, il n'en existe pas moins, au sens de la phrase de Charcot que Freud aimait à citer : « Ca n'empêche pas d'exister » ... mais sans pouvoir être pointé, attrapé, semblable à un nombre réel dont ne connaît qu'un nombre limité de décimales : on tourne autour, mais on ne l'attrape pas.

Deuxième histoire, celle de l'acte manqué du docteur H. Vous la connaissez, elle figure dans la psychopathologie de la vie quotidienne, et elle est rapportée à Freud par son collègue le Dr Dattner. Le récit est le suivant :

“ Je suis en train de déjeuner au restaurant avec mon collègue de philosophie, le docteur H. Il me raconte ce qu'il y a de pénible dans la situation du stagiaire et ajoute à ce propos qu'avant la fin de ses études, il était entré au titre de secrétaire chez le ministre plénipotentiaire du Chili. “ Puis, le ministre a été remplacé, et je ne me suis pas présenté au nouveau ”. Et pendant qu'il prononce cette dernière phrase, il porte à la bouche un morceau de gâteau mais le laisse tomber du couteau, comme par maladresse. Je saisis aussitôt le sens caché de cet acte symptomatique et je glisse comme en passant à mon collègue, peu familiarisé avec la psychanalyse : “ vous avez laissé tomber là un bon morceau¹ ” Il ne s'aperçoit pas que mes paroles peuvent se rapporter tout aussi bien à son acte symptomatique, et il répète avec une vivacité surprenant les mots que je viens de prononcer. “ Oui c'était en effet un bon morceau, celui que j'ai laissé tomber ” et il se soulage² en me racontant sans omettre un détail sa maladresse qui l'a privé d'une place bien payée. ”

Suit le commentaire :

“ La signification de son acte symptomatique apparaît lorsqu'on songe que mon collègue devait éprouver une certaine gêne à me parler à moi qu'il connaissait très peu, de sa situation matérielle précaire. Mais l'idée qu'il voulait refouler a déterminé l'acte symptomatique qui a exprimé symboliquement ce qui devait rester caché et a fourni ainsi à mon interlocuteur un moyen de soulagement qui avait sa source dans l'inconscient ”.

Il s'agit là d'une formation de l'inconscient des plus classiques, mais qui me semble de nature à nous permettre d'aborder un peu plus précisément la question : que peut bien vouloir dire « être le noeud ». En effet, si le Dr Dattner raconte son histoire à Freud, c'est qu'il est un peu le héros de l'histoire : fort de ses connaissances en psychanalyse, il a agi avec son patient à l'insu de ce dernier, et, en reconnaissant le sens de l'acte manqué, en le ponctuant par la phrase appropriée, il permet à son interlocuteur, le docteur H. de « se soulager » : effet du transfert mis en place. On peut dire que l'intervention du docteur Dattner est à proprement parler « technique ». Son savoir lui permet d'agir dans une certaine direction. Sa technique est ainsi orientée par son savoir psychanalytique.

1 Ein fetten Bissen : littéralement « une grasse bouchée »

2 Erleichtet : littéralement « s'allège »

On pourrait rendre compte de ce qui se passe dans cette petite anecdote en topologie du tore : a eux deux, ils ont tracé une double boucle, (celle de l'étourdit) et permis pour un instant au sujet de l'inconscient d'advenir : coupure, puis formation d'une bande de Möbius.

On pourrait dire en topologie nodale que deux événements disjoints :

- l'un, imaginaire : le récit du docteur H
- l'autre réel : la chute du morceau de gâteau

se trouvent noués, reliés par un rond symbolique, en l'occurrence la phrase du Docteur Dattner, dans son double sens resté inaperçu du Docteur H. et que du coup à eux deux, les deux protagonistes on réalisé puis refermé une tresse borroméenne, et – furtivement, furtivement mais solidement – formé un nœud.

Et sans doute y a-t-il d'autres écritures que pourraient ponctuer ou même comme le dit notre argument pour ces journées : « *expliquer, justifier, éclairer* » cette histoire, en s'appuyant sur la topologie.

Si j'ai dit à l'instant « la phrase du Docteur Dattner » et non « l'interprétation du Docteur Dattner », c'est que je voudrais maintenant vous proposer d'imaginer une variante de cette histoire, une expérience de pensée, en quelque sorte :

Il n'est absolument pas invraisemblable que le docteur Dattner confronté à la même situation, prononce la même phrase : « Vous avez laissé tomber là un bon morceau » en ignorant totalement la portée interprétative, c'est à dire sans se rendre compte de son double sens, simplement comme ça, parce que cette phrase lui vient « tout naturellement ».

Cela n'empêcherait nullement cette phrase d'opérer, et le « soulagement » puis les confidences du docteur H de se produire. Il y aurait en somme une rencontre, un événement donc, dont la causalité échapperait totalement aux deux protagonistes, mais que cela n'empêcherait pas d'exister, là encore.

Seulement là, le Docteur Dattner n'aurait rien à raconter à Freud. Les descriptions torique ou nodale resteraient pertinentes, mais il n'y aurait plus personne pour les écrire et en parler. Rien à transmettre donc.

Il me semble inévitable de considérer que de pareils événements arrivent un nombre incalculable de fois au cours de nos activités d'êtres parlants. Les événements dont nous arrivons à formuler « le fin mot, le rendu topologique, ou mieux, que nous arrivons à produire (par un acte « technique » donc) sont certainement en nombre bien plus faible.

Ne pourrions nous pas dire que dans le premier cas, le Docteur Dattner « fait » le nœud ou du moins participe à sa confection, alors que dans le second il est plus proche de « l'être »?

Ne pourrions-nous pas dire que dans le premier cas, le docteur Dattner a une pratique vectorisée, orientée, pilotée en somme par l'instance phallique sous-tendant son savoir, alors que dans la seconde il est dans une position plus proche peut-être de ce que Lacan désigne par « être » le nœud, c'est à dire qu'il s'est trouvé simplement en situation de pouvoir dire la bonne phrase au bon moment.

Si vous me suivez dans cette hypothèse, vous conviendrez alors que la question que j'avançais dans mon titre était mal posée. Pour « être » le noeud il n'y a peut-être bien rien que nous puissions « faire », du moins directement ... mais alors quoi ?

La suite de l'énonciation de Lacan dans la troisième peut peut-être nous donner une indication. Il nous dit en effet :

il n'en reste pas moins que de l'être, il faut que vous n'en fassiez que le semblant. Ça, c'est calé ! C'est d'autant plus calé qu'il suffit pas d'en avoir l'idée pour en faire le semblant. Vous imaginez pas que j'en ai eu, moi, l'idée. J'ai écrit objet a. C'est tout différent.

Il me semble qu'il y a dans cet énoncé quelque chose que peut nous permettre d'attraper ce qui pourrait rendre compte de **ce que peut nous faire** la topologie (et non pas de ce que nous pourrions faire avec la topologie)

Il ne s'agit pas de ce qui, venant de la pratique de la topologie viendrait orienter. orienter c'est nous indiquer l'orient, et partant les points cardinaux au sein de ce qui dès lors est nécessairement un espace orientable. Or Lacan n'a-t-il pas dès le début de son enseignement mis l'accent sur l'intérêt de faire usage de surfaces non-orientables ?

Il ne s'agit pas non plus d'une pratique qui se ferait technique ce qui nécessairement implique intention, but, et procédure, et donc référence au phallus.

Il s'agit, nous dit Lacan de :

nous permettre de nous faire semblant-d'être non à partir d'une idée, mais à partir d'un écrire.

En ce point, il me semble que la remarque de Soury, à peu près de la même époque et consignée par Thomé vaut également d'être prise en compte.

Parlant de la topologie des nœuds à laquelle il se consacrait passionnément, en accompagnement du séminaire de Lacan il écrit d'une part :

J'ai l'habitude de parler des nœuds au tableau noir, c'est à dire en faisant des dessins Je ne saurais pas m'en passer. Et pourtant ce serait une bonne expérience de réussir à parler des nœuds – sans faire de dessins – et en manipulant des nœuds matériels. Les difficultés qu'on éprouve au tableau noir ne sont pas les mêmes que celles qu'on éprouve dans la manipulation. Voici une correspondance : repérer des difficultés est à manipuler ce que aimer ses erreurs est à dessiner.

Et d'autre part :

Avoir un ouvrage de nœud, au sens d'un ouvrage de tricot, c'est utile. C'est utile comme support d'un dédoublement de l'attention.

N'est-ce pas précisément un dédoublement de notre attention qui pourrait nous permettre de nous situer précisément à cette place, celle du docteur Dattner dans l'expérience de pensée que nous avons envisagée, celle qui nous permettrait d'articuler la bonne phrase au bon moment sans qu'il ait là dedans ni intention ni calcul, et qui nous permettrait de répondre à notre fonction en attrapant ce que précisément coince le nœud, pour l'offrir à notre analysant ?

En tout cas c'est ce qui nous semble pouvoir être légitimement attendu de notre pratique de la topologie : non pas seulement un système, une combinatoire pertinente pour *expliquer, justifier, éclairer*, mais aussi et surtout un ouvrage pour dédoubler notre attention, et peut-être ainsi mieux saisir ce que Freud entendait par « attention flottante ».

Dans le moment de conclure Lacan avance :

Je crois qu'en m'employant à la psychanalyse, je la fais progresser. Mais en réalité je l'enfonce. Comment diriger une pensée pour que l'analyse opère ? La chose qui en est le plus près, c'est de se convaincre que ça opère. J'essaie de mettre ça à plat. C'est pas facile.

Il est clair que le docteur Dattner est quant à lui totalement convaincu de l'efficace de la psychanalyse, et que cela contribue largement au succès de la rencontre avec le docteur H, grâce à la phrase qu'il se trouve alors en mesure de lui offrir.

Nous convaincre que ça opère, peut-être est-ce à ce semblant-là – car cela reste malgré tout de l'ordre du semblant – que la pratique de la topologie – cet ouvrage mais aussi cette mise à plat, précisément – nous permet d'abord d'accéder.

Dans le passage du signifiant tel qu'il est entendu, au signifié, il y a quelque chose qui se perd, en d'autres termes, il ne suffit pas d'énoncer une pensée pour que ça marche. **Elever la psychanalyse à la dignité de la chirurgie** par exemple, c'est ce qui serait bien souhaitable.

Il me semble que c'est essentiellement à cela que nous sommes attelés dans ce mouvement qui depuis plusieurs années nous amène à déployer les avancées les plus complexes de la topologie Lacanienne : arriver à une chirurgie qui soit un peu plus que l'énonciation d'une pensée, et du même pas, nous convaincre que ça opère.

Mais puisque notre argument comporte un appel à témoins, je vous propose de conclure en vous racontant deux petites histoires qui me semblent illustrer au moins partiellement comment nous pouvons entendre ce que serait « être le noeud ».

La première est celle d'un homme, éperdument amoureux et dont la vie est entièrement suspendue aux aléas de cette relation tumultueuse, avec ses hauts et ses bas. En proie à des pannes sexuelles, il vient consulter et commence une analyse. Les séances sont extrêmement répétitives, entièrement occupées par le récit minutieux, heure par heure, SMS par SMS, de cette relation et des affects extrêmes qui l'accompagnent. Pendant longtemps je cherche un moyen de sortir de cette situation où prévaut le tressage des deux registre S et I, où le sens, univoque se déploie de façon répétitive, où aucune anamnèse n'amène le moindre matériel nouveau. Ce n'est qu'à l'occasion d'une certaine distraction – dédoublement de l'attention ? – que j'entends enfin le refrain qui ponctue chacun des épisodes de ce récit sans césure : et puis ... et puis ... et puis ... et que je prends conscience de la manière bien particulière qu'a ce patient prononcer cet « et puis ». En fait, très progressivement, je réalise que ce qu'il dit « réellement » n'est pas « puis » mais « pris » : est pris ...est pris ... ou alors : épris ... épris ... et bien sûr j'ai affaire à un homme épris, réellement épris et pris : surgissement de la troisième corde R.

La seconde histoire est celle d'un lapsus d'une grande pureté : celui d'un homme qui dit à sa bien-aimée : « tu est le sommeil de ma vie ». Formation de l'inconscient dont j'ignore les déterminations : la sidération n'est suivie d'aucune lumière, mais parlant de ce lapsus lors d'une réunion de travail, il

me parut néanmoins intéressant de relever le fait que ce lapsus reposait sur l'échange de deux lettres : L et M, qui sont telles que les phonèmes dont nous nous servons pour les désigner ont un sens dans notre langue : Elle et aime. Le sens, (S-I) vacillant un instant dans le lapsus, revient par le biais du Réel des lettres sur lesquelles il se fonde.

Oui mais la phrase exacte³ par laquelle j'énonçai cette explication est la suivante :

« ... Le plus intéressant, me semble-t-il c'est que finalement le sens revient et que les lettres (L et M) sur lesquelles porte le lapsus sont elle-mêmes ... elle m'aime ... voilà, c'est dit. » (éclats de rire).

Ce qui se voulait une explication à visée didactique, une démonstration, s'est transformé sans que je le veuille en monstration.

Il me semble que ces deux histoires nous font percevoir qu'en cette affaire, nous ne faisons pas à proprement parler usage de la topologie.

C'est plutôt la topologie *elle m'aime* qui nous mène, et tel *épris* qui croyait prendre.

3 comme il existe un enregistrement audio de la réunion, j'ai pu la reconstituer